

➤ Festival de La Nouvelle-Orléans

«Laissez les bons temps rouler!»



Katja Rausch

Mardi Gras Zulu Indiens

Depuis 30 ans un festival de musique unique au monde fait fureur. Des peintures internationales comme Ike Turner, Randy Newman ou Elvis Costello ainsi que des artistes locaux tel les Mardi Gras, Zulu Indiens, Coco Riboucheaux ou Marva Wright enchantent pendant deux week-end fin avril un public de 1 à 100 ans. Ce paradoxe des extrêmes où la musique est reine n'est autre que le Jazz & Heritage Festival de La Nouvelle-Orléans.

UN REPORTAGE
DE KATJA RAUSCH

En Provence on dit: «*Qui a vu Paris, s'il n'a vu Cassis, n'a rien vu!*» A La Nouvelle-Orléans, on va droit au but: «*Laissez les bons temps rouler!*» Et ces temps-là roulent à la vitesse lumière et ce n'est pas une question de relativité Monsieur Einstein!

Après Mardi Gras, Louis Armstrong, le Mississippi et Scarlett O'Hara, La Nouvelle-Orléans est connue pour son Jazz Fest annuel. La crème solaire dans le visage, une bouteille d'eau dans le sac, le programme sous les yeux et surtout, l'appareil photo à portée de main, l'aventure peut commencer.

La mission des quatre jours à venir était rude: ne rien rater! Mission impossible car avec les 7 podiums gigantesques et les 6 tentes, le terrain du Jazz Fest – les Fair Grounds – fait presque 10 fois notre stade national Josy Barthel. Pour une entrée unique de 35 dollars, un non-stop de musique est offert de 11.00 à 19.00h. Voilà que la boulimie frôle la folie.

OURAGAN MUSICAL

Ce festival est unique au monde. Certes la moitié du climat sub-

tropical de la Big Easy y est pour quelque chose, mais aussi l'odeur des plats délicieux tels l'Alligator Po-Boy (sandwich d'alligator), les Crawfish Monica (des pâtes aux écrevisses dédiées à Monica Lewinski...), le Breadpudding avec la sauce au whisky ou bien la célèbre Strawberry Limonade préparée avec les succulentes fraises de la Louisiane. Tout ce qui marche, nage, rampe, vole ou vit dans un coquillage est fait pour être consommé. Pareil pour la musique. Tout ce qui gratte, tape, pianote, chante, pleure est pour écouter. Du gospel au zydeco, en passant par le funk, le jazz classique, le jazz vocal ou moderne, rock, blues ou folk, ce cocktail est un vrai ouragan musical.

Chaque année on y trouve des grands, des habitués, des surprises et des drames. Ce mélange de sentiments est une des caractéristiques du Jazz Fest. Cette année, les grandes stars furent sans conteste Ike Turner, Wilco, Nelly, James Taylor, Elvis Costello, Buddy Guy, Steve Winwood ou Randy Newman. Néanmoins, le vrai charme du Jazz Fest réside dans les «perles» locales (et on ne parle pas des délicieuses huîtres Rockefeller). Ce sont elles qui donnent ce lagniappe (ce petit extra) au Fest. Comme un Henri Butler. Enfant du pays, ce pianiste aveugle n'essaye

pas d'être un deuxième Ray Charles – qui était la star du Jazz Fest il y a deux ans. Non, Monsieur Butler a un don du ciel et a mis en feu la Popeyes Blues Tent.

JAZZ ATTITUDE

Pareil pour les New Orleans Jazz Vipers qui ont reçu cette année le prix du meilleur groupe de Jazz traditionnel de la Big Easy. Un des chanteurs m'a affirmé de tenir sa voix à la Louis Armstrong des 20 ans chanté (hurlé) sans micro dans les rues de La Nouvelle-Orléans.

Et puis, il y a les habitués: la vocaliste Charmaine Neville, la sœur des célèbres Neville Brothers (*Tell it like it is, Yellow Moon*), qui a surpris cette année son public par une prestation pleine d'humour et de génie. Elle a imité de façon époustouflante Louis Armstrong et son *Wonderful World* de sorte à ce que nos muscles faciaux ne savent plus quoi faire: choisir entre étonnement ou pure joie. A ces moments-là, rares et uniques, les artistes «*laissent les bons temps rouler*». Impossible de rester impassible. Les pieds bougent, les hanches gigotent, les mains applaudissent. Les gens dansent en plein air, tous, bébés, jeunes et vieux.

Et puis, il y a les habitués avec Marva Wright & the BMW (cer-

tains disent Big Marva Wright), appelée Mama of the Blues ou Bluesianamama et non Queen of the Blues! (c'est Irma Thomas, la vénérée Queen of New Orleans qui, avec Marcia Ball, la pianiste surdouée de presque 2 mètres, a rendu hommage à Sister Rosetta Tharpe). Puis le guitariste Walter «Wolfman» Washington, Los Hombrs Clientes (avec Irvin Mayfield), The Dixie Cups, BeauSoleil Cajun Band, The Iguanas, Leroy Jones (le trompettiste hors norme) ou la vocaliste Germaine Bazzle. Et comme chaque année, il y a une note un peu amère au Fest.

Cette année ce fut celle de Clarence «Gatemouth» Brown, le guitariste mythique de 78 ans de La Nouvelle-Orléans à qui les médecins n'avaient donné plus que deux mois à vivre en janvier. Il est dit que son vœu le plus cher était de jouer au Fest, vœu qui a été exaucé. Le public ainsi que ses propres musiciens ont savouré ce qui était probablement le dernier concert de «Gatemouth» Brown. C'est lui qui est à l'affiche du poster officiel du Jazz Fest 2005.

Oui, ce Fest est une expérience à vivre au moins une fois dans sa vie. Car à vrai dire, c'est une Jazz Attitude. Il n'y a qu'une chose à dire et les Neville Brothers l'ont chanté pour clore la fête: «*Ama-zing Grace!*»



Photo: Katja Rausch

Marching Band...

LE FEUILLETON DE CLAUDE FRISONI

Le crimeur (22)

Après plusieurs tentatives infructueuses, je parvenais à 84, quand un sentiment de panique s'empara de moi. Et si la morue endormie venait à sortir de sa torpeur alcoolique, si elle s'apercevait de la disparition de ses clefs, si elle arrivait avec un serrurier, deux douzaines de pompiers et quelques flics, comment pourrais-je et justifier ma présence devant chez elle et faire passer de vie à trépas la proie que je m'étais désignée? C'est cette impression d'urgence qui me força à agir. A l'aide de la clef semblant la plus sophistiquée, j'ouvris la porte d'entrée de l'immeuble. Au fond du couloir, à droite comme il se doit, j'avais l'ascenseur, puis la porte du sous-sol.

J'empruntai l'ascenseur, plus par hasard que pas commodité et appuyai sur le bouton «parking». A la sortie de l'ascenseur, un petit couloir sombre menait à la porte d'entrée du parking souterrain. J'évitai d'allumer la lumière et me glissai dans l'obscurité, dans un recoin formé par un pan de mur abritant vraisemblablement un conduit technique. Seules les appliques indiquant les issues diffusaient une faible lumière qui me permettait de distinguer

vaguement quelques voitures luxueuses garées dans le local.

Ma montre indiquait sept heures dix et je compris qu'il me faudrait attendre le bon vouloir de la magistrate dont j'espérais qu'elle fut assez consciencieuse pour rejoindre son bureau aux aurores. Les minutes passant, la peur commença à m'envahir. Non pas la peur d'être découvert, ni même la peur de passer enfin à l'acte mais une crainte plus absurde, celle d'être moi-même épié, surveillé, convoité... par un autre criminel. On a beau être un candidat assassin, on n'en est pas moins vulnérable. Je me voyais comme une poupée russe, comme un tueur gigogne, un malfaiteur prisonnier d'une mise en abyme. Un potentiel arroseur arrosé. Je m'interrogeai. Comment les psychopathes, cachés dans l'obscurité, guettant leur prochaine victime, font-ils pour ne pas succomber à la panique, à ne pas avoir conscience du danger qu'ils courent, puisqu'un autre psychopathe pourrait les attaquer par derrière? Puisqu'ils sont capables du pire, pourquoi d'autres capables de plus pire encore, n'attenteraient-ils pas à

leur vie? Pour tout dire, j'avais peur dans le noir. Fichue vocation, pensai-je. Si j'avais choisi d'être chasseur de papillons, je n'en serais pas à sentir mes jambes se dérober, mes mains trembler et mes aisselles suinter.

Soudain, la porte s'ouvrit et la lumière inonda le sous-sol. Je me collai au mur, enfoncé dans mon recoin et entendis le sifflement joyeux du cadre moyen heureux de rejoindre son bureau. Le type monta dans une superbe R 16 blanche, démarra et passant son bras par la fenêtre, tira sur un cordon noir qui commandait l'ouverture automatique de la porte du garage. Tandis qu'il sortait, la lueur du jour se mélangea avec l'éclairage artificiel, ce qui eut pour étrange effet de calmer momentanément ma terrible frousse. La voiture s'éloigna et avant que la porte ne se referme, un type courut se dissimuler derrière une baignoire située contre le mur presque en face de ma cachette.

La clarté du jour disparut, puis la minuterie finit par éteindre toutes les lampes, sauf celles indiquant les issues de secours. Nous étions donc deux, planqués

dans le noir. J'avais l'avantage de savoir qu'il était là, alors qu'il ignorait ma présence. Au lieu de me demander qui pouvait être cet intrus, je m'interrogeai sur nos peurs respectives. Était-il, comme moi, terrorisé par la solitude et l'obscurité? Avait-il de mauvaises intentions? Pouvait-il sentir ma présence? Et si oui, allait-il me faire du mal? Ça aurait été le comble! C'était à moi de faire le mal. J'étais le méchant, pas la victime. Et puis quoi, j'étais arrivé le premier, non?

A nouveau, je me mis à douter. Était-je vraiment fait pour le crime? L'idée me séduisait toujours, mais décidément, la mise en pratique de mes théories me coûtait beaucoup. Quoi qu'il en soit, comment faire autrement que de rester tapis dans mon coin? Si je tentais de sortir, j'étais sûr de me faire repérer et je redoutais les conséquences. L'autre était peut-être armé? J'étais donc condamné à attendre, mort de trouille, m'efforçant de maîtriser mes tremblements pour ne pas faire entendre le récit de castagnettes que mes genoux interprétaient avec brio.

A suivre.